

— Si tu dis du mal de la créolité, tu ne seras pas édité ; tu ne tueras pas la créolité.

Là, nous sentons une certaine confusion de l'esprit dans ce monde qualifié à tout va de créole.

Alors nous demandons :

— Peut-on tuer un abstrait ?

— Peut-on tuer le festival créole des Seychelles ?

— Peut-on tuer le festival de la musique créole ?

— Peut-on tuer le costume créole ?

Évidemment, non. Par contre, nous devons nous poser une autre question :

— Quand nous disons créolité ou créole, notre pensée a-t-elle toujours le même contenu, parfois nous chaque fois de la même chose ?

Il nous paraît judicieux de mettre nos critiques sur papier et de réaliser cet essai que nous offrons à votre sagacité. Depuis vingt ans, nos observations ont fait leur chemin et pendant ces vingt années nous avons pu observer le désastre opéré dans nos rangs et nos cerveaux d'une part et l'utilisation conforme à sa mission assimilationniste que s'est assigné l'État français.

Nous avons décidé de rassembler ici toutes nos critiques : il faut rajouter que notre vécu et notre expérience à nous les deux auteurs, hors des limites de notre territoire et sur d'autres continents européen, africain, américain nous ont apporté une reconnaissance moins subjectivement chauvine de certains phénomènes. Nous autres, antillais et guyanais avons tendance à tout ramener à nous, par simple mégalomanie réactionnaire (9).

Senghor disait aussi que la passion est nègre. Nous avons pu le vérifier à plusieurs reprises dans nos charmants territoires ; la parole y devient violente parfois, la passion décalante et cisailante, sans oublier la poignée de main refusée pour divergence d'opinions (koté zig pa ni mai) (10).

Pour nous, comme dit le sage africain :

« Chacun a une bouche pour parler »

Et surtout, il faut parler vrai. Émile Zola en 1893, dans son discours aux étudiants de Paris, disait :

— *La question est de savoir si on fera jamais du bonheur avec la vérité.*

Je pense que oui, cela est possible si elle est dite par un ami. Je suppose les thuriféraires de la créolité assez ouverts maintenant, pour ne sombrer ni dans l'agressivité verbale, ni dans un autisme mégalomane, mais capables d'accepter l'échange objectif d'idées qui fait la richesse du débat.

Personne n'a le monopole de la vérité, et le plus souvent on n'est grand qu'aux yeux de ceux qui vous regardent à genoux.

Depuis notre publication d'il y a vingt ans, d'autres auteurs ont vilipendé la théorie de la créolité ; mais les arguments étaient souvent plus sentimentaux qu'analytiques.

Aujourd'hui, nous rééditons notre ouvrage ; il est plus que jamais d'actualité car les vingt années écoulées ont mis à l'épreuve cette théorie, ont donné raison à notre argumentation et nous pouvons dès lors en mesurer l'impact négatif sur la conscience populaire.

Lucienne Charles

Première partie

Chapitre I

Contact

I-1 : Créolité concept littéraire

La notion de créolité a été subodorée dans la petite brochure publiée par le GEREK (11) en 1982. Jean Bernabé, ami de longue date (que la terre lui soit légère) a fait l'honneur à Max de lui envoyer, dédiée, à l'Université du Bénin, au Togo, où il était en poste à la faculté de médecine. Puis, il a eu le plaisir de le recevoir au Congrès de l'AUPELF (association des universités entièrement ou partiellement de langue française) au Togo (12).

Le ramdam part pratiquement de deux livres publiés :

Le premier de Raphaël Confiant, *« Eau de café »* ; c'est un livre qu'on lit d'un bout à l'autre, tant il respire notre terroir. L'auteur raconte l'histoire d'une boutique de sa ville natale, Les Anses-d'Arlets et plus précisément le quartier Grand'Anse.

Ralph a passé son enfance près de sa grand-mère qui avait une boutique du nom de « Eau de café ». Il raconte la vie qui se déroule autour de ce lieu ; défilent des personnages hauts en couleur, tous fils de la mer : Thimoléon et son tambour au son rauque, héraut de la négraille ; le Blanc créole de Cassagnac, accablé d'une souffrance inavouable ; René-Couli, l'égorgeur de bœufs à l'abattoir municipal et prêtre hindou. Haute figure entre toute celle d'Eau de Café, « femme qui sait ». Mystérieuse figure que celle de la petite Antilia, enfant « apparue de nulle part » que les habitants du village croient fille de la mer et donc maudissent.

Et le roman est écrit dans un style qui résonne en nous.

On peut lire dans le commentaire d'Amazon : « Il mène une enquête sans complaisance qui le conduit à bousculer des êtres chers,

à déranger l'ordre ancestral des choses, quitte à flirter avec la déraison. Eau de Café est aussi un roman d'amour à la terre matricielle, aux vieilles gens et à leurs croyances, à la femme créole surtout, si étonnamment présente dans un univers où la violence a toujours régné presque sans partage ».

Ce livre a été nommé au Goncourt, c'est-à-dire qu'il faisait partie des cinq derniers ouvrages sélectionnés avant le choix final. N'ayant pas emporté la décision, il lui a été attribué le prix Novembre. (13)

Le second livre est celui écrit par Patrick Chamoiseau, Texaco.

Dans ce roman, le lieu est un quartier de la Martinique ; on n'est plus sur la côte caraïbe comme chez Confiant, mais à Fort-de-France, dans la capitale, le quartier Texaco tient son nom du fait qu'il s'est construit autour de réservoirs appartenant à l'entreprise de pétrole Texaco. L'auteur transcrit les souvenirs de Marie-Sophie Laborieux dans le même style que Confiant que l'on appelait dans notre enfance « français banane », c'est-à-dire un Français créolisé par moments. Et il y a aussi dans le roman le rôle extrêmement important d'un personnage nommé le Christ qui est celui qui dans la réalité deviendra maire de Fort-de-France, puis député de la Martinique, Serge Letchimy. D'ailleurs, ce dernier lui renverra l'ascenseur en lui allouant plus tard une belle somme pour mettre en valeur le patrimoine de la ville de Saint-Pierre détruite en 1902 par l'éruption de la montagne Pelée.

Le roman est entrecoupé d'extraits des *Cahiers de Marie-Sophie Laborieux* ainsi que de *Notes de l'urbaniste au Marqueur de paroles* qui apportent des éléments nouveaux à l'histoire et renforcent l'idée de polyphonie propre au roman.

Il a obtenu le prix Goncourt et a été, à mon avis, le détonateur. (14)

Là-dessus grand falbala (15) : l'auteur, nationaliste, indépendantiste, a été reçu à son retour à l'aéroport du Lamentin par ses pairs du parti politique dont il venait d'être cofondateur. Il fut l'un des quatre coordinateurs en 1992 de l'entité ayant précédé la création officielle en 1993 du Mouvement. Garcin Malsa, maire de Sainte-Anne, président du tout neuf MODEMAS (mouvement des démocrates et

écologistes pour une Martinique souveraine) dont les piliers étaient la démocratie, l'Écologie et le tout dans la souveraineté, accompagné de Confiant et d'autres indépendantistes écologistes sont à la descente de l'avion. Ils brandissent le drapeau rouge vert noir, ces couleurs étant le symbole de la lutte pour la libération de Lubin, condamné aux travaux forcés. Une grande insurrection s'était déclarée dans le sud de notre île en 1870, et pour se reconnaître, les insurgés se paraient de bandeau de ces trois couleurs. Même s'ils manifestaient au cri de « Vive la Prusse » (qui venait d'infliger une défaite aux armées françaises), le sentiment semblait plus anti-français que pronationaliste ; ce bandeau tricolore était toutefois le seul symbole fort autour duquel s'était regroupée une majorité de Martiniquais libres. Rappelons que le symbole de la lutte des nègres marrons avant 1848 était l'étendard rouge et noir, couleurs vaudoues. Sur cette revendication sont venues se greffer des revendications profondes et latentes de droit de propriété terrienne. (16)

Dans le hall de réception de l'aéroport, feu Jean Bernabé, agrégé de lettres de l'Université, attendait fébrilement l'arrivée du héros porté par le convoi se formant au bas de l'échelle de coupée. À sa vue, il déclama un discours « total capital », en créole.

Cette célébration dans le salon d'honneur dont l'accès avait été offert par les autorités aéroportuaires annonçait en filigrane, le triomphe du « Mouvement de la créolité ».

C'était la liesse ; tous les camarades du parti qui n'habitaient pas loin étaient présents. Personnellement, je regardais le spectacle avec une certaine réserve mais sans m'exprimer pour ne pas ternir l'ambiance ; il s'agissait tout de même du prix Goncourt ; le second obtenu après celui de René Maran en 1921.

Les auteurs s'égaillaient sur les médias ; ils définissaient, à grands coups de scoops télévisuels la Créolité en littérature, comme le fait d'habiter la langue française de son imaginaire. (17)

Garcin essaya d'en tirer immédiatement un profit politique en instaurant dans sa commune de Sainte-Anne un prix de la créolité s'adressant plutôt aux artisans. D'ailleurs, dix ans plus tard, le

même Garcin va fustiger cette théorie. Pour le moment, une grande veillée poétique avait lieu sur le site du quartier Texaco et retransmis à la télévision.

Simultanément, Tiasson découvrait et pouvait lire un manifeste : « L'Éloge de la créolité » (18). Manifestement, il voulait marquer l'avènement d'une ère nouvelle, comme se proposent de le faire tous les manifestes (manifeste du Parti communiste, manifeste des partis indépendantistes des Antilles-Guyane, manifeste de la jeunesse de l'OJAM, etc.)

*
* *

I-2 : De beaux textes

Lisons quelques passages de ces deux auteurs :

D'abord Chamoiseau :

Pour rendre ce texte plus compréhensible à des non-créolophones, nous avons mis en italique foncé les créolismes.

Iréné rejoignit son gommer où l'attendait son équipage : ***un jeune braille*** à locks, aux yeux ***bandés*** de lunettes noires, perdu dans la phosphorescence jaune d'un ciré de marine : c'était Joseph Granfer. Ils s'en furent à leur affaire de requin sans même qu'Iréné ne lui signale la déplorable rencontre.

Aucun calculer ne leur fut ce jour-là nécessaire pour retrouver leur ligne. Joseph équilibrait le gommier à la rame, Iréné saisit le ***fil-crin*** avec l'irrésistible puissance de vingt-cinq ans des mêmes mouvements. ***Mon homme*** n'est pas grand comme ces basketballers de Harlem, mais il n'est pas non plus ***sandopi*** comme ces nègres nés sous ***la lune descendante***. Il est épais comme ça, les bras gonflés par la charge des requins, le cou fort... Donc ***il tira, tira,*** avec des gestes réguliers qui ***lovaient le fil-crin*** derrière lui... Quand la ligne tirait, Iréné la stoppait. ***Quand elle mollissait, il***

la ramenait rapide. Il ajustait sa force aux résistances perçues pour ne pas fendre la gueule *au venant de l'abîme*.

Soudain, la ligne devient *molle-molle*. Alors qu'il *macayait*, un souvenir vieux de douze ans l'informa de danger... Joseph, ébahi, *l'alentissait* avec les rames. Iréné se remit à ramener la chose, sans faiblesse, *par centimètres précautionneux*... Il faillit *tomber froid* quand le bleu se dissipa soudain...

Maintenant, lisons Confiant :

Quand on construisit l'abattoir municipal, *au bordage de la mer*, on pensa naturellement à lui pour le djob d'égorgeur de bœufs *vu qu'il sautait la tête des moutons* avec une dextérité inouïe dans ses sacrifices de *Bondieu-couli*. Ayant *une tiaulée* de marmaille à nourrir...

Quand il n'organisait pas de diableries... le père de René-Couli *tombait fou*... il désignait des êtres ou des formes que lui seul discernait *sur l'écale de la mer*. La vérité bene fut connue *qu'une charge d'années* après sa mort. Un soir que... des *tafiateurs* avaient entrepris de *gouailler* René-Couli...

C'est le gouvernement qui *dérespectait* sa parole... Et Apa *l'espéré* combien et combien d'années... je vais mourir et être enterré *ici-là* comme eux... Nous ne sommes que du caca... Le Mussolinicule avait réglé l'affaire *en deux mots et quatre paroles*.

C'est indéniable, c'est de la belle littérature ; c'est bien nous-mêmes. Ces textes nous prennent aux tripes ; c'est comme si nous parlions créole de temps en temps dans le texte en francisant le créole ; remarquez qu'il y a quelques années, une rédaction écrite ainsi obtenait une note voisine de zéro pour créolismes.

Et je me souviens qu'en classe de sixième au lycée Schoelcher, un camarade avait fait une rédaction, en racontait un combat qu'il faisait avec un camarade et il avait écrit :

— Je fonçai sur le vaillant.

C'était un créolisme qui lui valut une mauvaise note mais aujourd'hui c'est la créolité qui lui vaudrait des louanges.

En effet, cela nous rappelle les remontrances que beaucoup d'entre nous avaient subies au lycée, lorsque nos professeurs de français annotaient en marge de nos rédactions, créolisme, créolisme ; et cela enfantait des notes catastrophiques. Car nous ne savions pas parler français, soi-disant !

Et pourtant nous parlions avec note cœur. Quand le copain disait « je fonçai sur le vaillant » (il aurait pu dire aussi le major), pour nous qui avions l'habitude de nous bagarrer après avoir disposé deux roches aux pieds de chaque combattant en disant :

— Mi manman moin, mi manman wou ; le tin ou pilé manman moin ! (voici ma mère, voilà la tienne ; chiche mets le pied sur ma mère). Cela voulait tout dire. Pour notre professeur, ce langage était du créolisme, du mauvais français, du « français banane ». Il y a des générations et des générations de lycéens qui ont fait ces créolismes ! Et cela leur a parfois valu d'être recalés à des examens. Il est clair que si le poids du colonialisme n'avait pas été aussi fort, nous aurions eu parmi ces « écoulés » moult prix littéraires, Goncourt, Renaudot, Novembre et que sais-je encore.

Mais voilà, ce qui était honni hier est couronné aujourd'hui, quarante ans est couronné de nos jours (en ce qui concerne maintenant les Antilles-Guyane, vous comprendrez la raison de cette précision.)

La thématique de l'existence (19)

C'est dans le paragraphe 3 du chapitre sur la Créolité que les auteurs de l'Éloge de la Créolité expliquent le rôle de l'écrivain et le pourquoi de leur manière de réinventer l'écriture ; citons :

« L'écrivain est un renifleur de l'existence. Plus que tout autre, il a pour vocation d'identifier ce qui dans notre quotidien détermine les comportements et structure l'imaginaire »...

« La littérature (créole) » à laquelle nous travaillons pose comme principe qu'il n'existe rien dans notre monde qui soit petit, pauvre, inutile, inapte à enrichir un projet littéraire. Nous faisons corps avec notre monde. Nous voulons, en vraie créolité, nommer chaque chose et dire qu'elle est belle. Voir la grandeur humaine des djobeurs.

Saisir l'épaisseur de la vie du Morne Pichevin. Comprendre les marchés aux légumes. Élucider le fonctionnement des conteurs. Réadmettre sans jugement nos « dorlis », nos « zombis », nos « chouval-twa-pat », « soukliyan ». Prendre langue avec nos bourgs, nos villes...

Notre écriture doit accepter sans partage nos croyances populaires, nos pratiques magico-religieuses, notre réalisme merveilleux, les rituels liés aux « milans », aux phénomènes de « majô », aux joutes de « ladjà », aux « koudmen »...

« Chercher nos vérités, affirmer que l'une des missions de cette écriture est de donner à voir les héros insignifiants, les héros anonymes, les oublis de la Chronique coloniale, ceux qui ont mené une résistance toute en détours et en patiences et qui ne correspond en rien à l'imagerie du héros occidental français »...

Notre monde aussi petit soit-il est vaste dans notre esprit, inépuisable dans notre cœur, et pour nous, il témoigne toujours de l'homme. La vieille carapace du dénigrement de nous-mêmes se verra fissurée...

« Notre littérature doit aller en elle-même et ne rencontrer durant le temps de son affermissement, personne, nous voulons dire, aucun déport culturel »

Notre commentaire :

Il est évident qu'il est nécessaire de ne pas ternir cette belle littérature ; et pour cela, il faut commencer par remettre les Antillais « promoteurs » selon eux, de ce style littéraire, à leur juste place.

Toute cette tirade extraite de « L'Éloge de la créolité » s'applique, comme un gant également, à un auteur africain et pas créole du tout ; il suffit de remplacer le mot « créole » par le mot « africain ».

Chapitre II

Les Antillais ne sont pas précurseurs de ce style littéraire

II-1- Ahmadou Kourouma précurseur de la créolité

En effet, un Africain, de l'ethnie malinké et ivoirien de nationalité, a déjà lui aussi vingt ans avant nos créolistes, habité de son imaginaire la langue française. Il ne parlait pas créole, mais malinké. Et il a « malinkéisé » le français. Son mérite a été reconnu par l'Académie française qui lui décerna un prix en 1969, et par le Canada ; qui lui décerna en 1970 le prix de la francité.

Voilà comment les créateurs présentent leur prix.

« Ce prix a été créé en 1966 par la revue « Études françaises ». Il a été créé à l'intention des écrivains francophones, qui, pour faire leur œuvre, doivent surmonter un problème de culture analogue à celui que vivent depuis deux siècles, les Canadiens francophones. Il veut attirer l'attention du public francophone sur le renouvellement de la langue, des thèmes et des formes littéraires qui se poursuit actuellement, à travers la « francité », c'est-à-dire dans toutes les régions périphériques du domaine français ».

Voici des extraits de son livre, « *Les soleils des indépendances* » ; nous avons, comme pour les auteurs antillais mis en italiques ce qui relève de la malinkéité :

« Il y avait une semaine *qu'avait fini* dans la capitale Kona Ibrahima... (commentaires : a fini signifie en malinké « est mort »). Ibrahima *a fini*... »

C'était fâcheux, car il allait résulter pour lui de recevoir les affronts et les colères *qui jettent le serpent dans le bouffant du*

pantalon (explication : impossibilité de s'asseoir), **de tenir**, de marcher, de se coucher...

À renifler avec discrétion le pet de l'effronté, il vous juge sans nez...

Pour un éhonté de son espèce, un pilot sépare autant qu'un fleuve, qu'une montagne... (explication : éhonté veut dire effronté)

Car dans quelle réunion le molosse s'est-il séparé **de sa déhonté façon** de s'asseoir ?... (explication : déhonté veut dire sans pudeur)

Il tourna à droite, contourna **un carré**... (explication : un carré est un lotissement)

Il avait vu la colonisation, connu les commandants français **qui étaient beaucoup de choses, beaucoup de peines...**

C'est pourquoi, **à tremper dans la sauce salée à son goût**, Fama aurait choisi la colonisation.

Impoli comme la barbiche d'un bouc...

Les deux plus **viandés** et gras morceaux des indépendances...

La pluie **avait monté** l'avenue jusqu'au cimetière...

Le cimetière était comme le quartier noir : pas assez de places ; **les enterrés** avaient un an pour pourrir et se reposer ; au-delà, on les exhumait.

L'infécond **ne se fructifie** jamais.

La nuit sortit de la terre.

Un harpon qu'un tortionnaire **pivotait**.

Une nuit **mal dormie**.

Un déhonté de mari

Mon cœur **saute de la peur**.

Un soleil avait fini.

Le palabre battait.

Les animaux et les hommes ***rebroussèrent...***

Le soleil arriva ***au point de la troisième prière... On la courba*** ensemble...

La case où les veuves ***asseyaient le deuil.***

Le repas s'asseyait autour des calebasses communes.

Elle ***marcha la rigole*** creusée par les pieds nus des passants.

Et le matin d'harmattan, comme toute mère, ***commençait d'accoucher très péniblement l'énorme soleil d'harmattan.***

Le grand marabout ***coupa la prière, et passa le palabre*** aux griots ; tous les griots ***furent abondants et intarissables.***

L'exposé de ces échantillons nous semble significatif et démontre que chez Ahmadou Kourouma et nos créolistes, c'est le même jeu qui est fait avec le français.

Dans le chapitre sur la Créolité de l'opuscule « Éloge de la créolité », le paragraphe 5 intitulé « le choix de la parole » (22) peut indifféremment s'appliquer aux trois auteurs, antillais et africain.

Il suffit tout simplement de remplacer le mot « créole » par le mot « malinké ». Cela n'a rien d'original ni de spécifiquement antillais.

Nous allons illustrer notre propos en appliquant l'exercice sur quelques phrases tirées de l'opuscule.

« Notre première richesse, à nous écrivains créoles, est de posséder plusieurs langues, le créole, français, anglais, portugais... De ces langues, bâtir notre langage... notre langue première à nous Antillais, Guyanais, Mascarins est le véhicule originel de notre moi profond, de notre inconscient collectif, de notre créolité alluviale... L'absence de considération pour la langue créole n'a pas été un simple silence de bouche, mais une amputation culturelle ».

Appliquons le texte au malinké :

« Notre première richesse, à nous écrivains malinkés, est de posséder plusieurs langues, malinkés, français, anglais, portugais... Notre langue première à nous Malinkés, est le véhicule de notre moi profond, de notre inconscient collectif, de notre génie populaire, cette langue demeure la rivière de notre malinkéité alluviale... L'absence de considération pour la langue malinkée n'a pas été un simple silence de bouche, mais une amputation culturelle. »

On pourrait d'ailleurs faire cet exercice avec n'importe quelle langue de n'importe quel pays sous le joug du colonialisme culturel, éwé du Ghana, fon du Bénin, chiluba du Congo, etc.

D'autre part, les méthodes coloniales étaient les mêmes partout : le mépris de la langue locale était signifié par l'interdiction de la parler dans des lieux publics et surtout à l'école. Dans certaines écoles primaires africaines, cela qui était surpris à parler sa langue recevait un signal représenté par un objet et faisait l'objet d'une correction à la fin de la journée.

Un autre passage mérite des commentaires intéressants que nous avons mis en italiques dans le texte ; c'est celui qui traite de note rapport à la langue française. Nous illustrons ce qu'ils disent du créole par de l'africanisme.

La créolité, comme ailleurs d'autres entités culturelles, a marqué d'un sceau indélébile la langue française. Nous nous sommes approprié cette dernière (23). Nous avons étendu le sens de certains mots ; nous en avons créé d'autres (*comme **il est cadavéré** qui a court au Cameroun pour dire qu'il est mort*) ; nous en avons créé d'autres (***c'est mon paysan**, dit-on au Burkina Faso pour mon compatriote*), et métamorphosé beaucoup (***qui est fou** dit-on en Côte d'Ivoire, pour dire qu'est-ce que tu crois ?*).

Nous avons préservé moult vocables dont l'usage s'était perdu (*éhonté et débonté chez les Malinkés, aux Antilles le verbe bailler qui signifiait donner*). Nous avons même antillais, fabriqué des mots mixtes, moitié africain, moitié français comme *aguba*, cadeau ; donne-moi aguba sur mes courses.

Toutes nos réflexions précédentes sont en parfaite harmonie avec la pensée des créolistes et celle d'Ahmadou Kourouma. Au dernier salon du livre où nous étions allés tous les deux en avril 2001, au centre des arts de Pointe-à-Pitre, Kourouma était l'invité vedette, avec l'écrivain haïtien Dany La Ferrière. La coordinatrice le présentait comme collectionneur de dictionnaires ; et il disait que souvent, il allait chercher dans le dictionnaire, le mot français qui correspondait au mot malinké et le plus souvent, c'était peine perdue c'est pourquoi, affirmait-il, il avait carrément, dans son roman « le soleil des indépendances », malinkéisé le français (24).

Les auteurs de « *l'Éloge de la créolité* » vont dans le même sens ; nous citons :

Hors donc tout fétichisme, le langage sera, pour nous, l'usage libre, responsable, créateur d'une langue. Ce ne sera pas forcément du français créolisé ou réinventé, du créole francisé ou réinventé, mais notre parole retrouvée et finalement décidée.

Puis suivent deux phrases qui veulent lutter en obscurité indéchiffrable avec les profonds penseurs-impénétrables-mâtres-européens qui assurent notre extériorité (25)

« Notre singularité explosée-explosée dans la langue jusqu'à ce qu'elle s'affermisse dans l'être. Notre conscience en verticalité psychique ».

Nous voyons dans cette lecture, la force des gènes africains qui font reproduire inconsciemment un mode d'expression des populations adj-éwé d'Afrique de l'Ouest (nos ancêtres c=vaudoisants du Bénin, Togo, Ghana) : la répétition explosée-explosée, comme on dit là-bas en mina, je tourne-tourne (me le trotrom), ou encore je descends (me le didim). En conjugaison, adja-éwé, il s'agit du mode progressif, du futur du progressif, l'autre temps étant l'habituel du progressif. Évidemment, ce sont des nuances qui n'existent pas en français.

*

*

*

II-2 : la créolité dans l'oralité

Ce n'est pas, comme l'affirment Bernabé, et collaborateurs, parce que la culture créole s'est forgée dans le système des plantations, qu'elle connaît encore aujourd'hui l'oralité.

Le même phénomène existe en Afrique où il y a même des dépositaires de cette mémoire : ce sont les griots (27). Ils existent dans toutes les ethnies ; c'est le djéli ou jali des Mandingues, le kevel ou kewel des Sérères, le gewel des Woloffs ou le bambâdo des Peuls. C'est une caste qui s'est développée pour pallier le défaut d'écriture ; les griots sont les dépositaires de la tradition orale ; ils peuvent être spécialisés en histoire du pays et e, généalogie, en art oratoire, ou pratiquer les trois, en fonction de chaque griot.

Cette oralité s'exprime comme chez nous dans des contes, des proverbes, des comptines et titim. Les auteurs de la Créolité mettent ce terme entre parenthèses car ils n'en connaissent pas l'origine. Ces « titimeurs » sont purement africains, originaires de l'ethnie kabyè du nord Togo ; l'esclavagiste les a transcrits sous le vocable de kaplaou, déformation de kablèwo, nom prononcé par les populations adja-éwé mises en esclavage avant eux et qui les reconnaissaient à leur arrivée. (28)

En Afrique, dans tous les pays africains existent plusieurs formes de petit français, en fonction des langues vernaculaires des populations. Les locuteurs habitent de leur imaginaire la langue française. L'exemple le plus typique a été celui de la Côte d'Ivoire ; en effet, cela se passe au sein du journal « Fraternité-Matin » que les Ivoiriens appellent « Fratmat ». Ce journal a été créé en décembre 1964 par le président Félix Houphouët-Boigny. Dès 1966, on pouvait lire l'histoire de Dago comme les bandes dessinées de France-Soir de l'époque ; Dago représentait l'Ivoirien que l'on présentait par dégrossi et qui mélangeait le dioula et le français ; à la manière d'ailleurs d'Ahmadou Kourouma à la même époque. (29)

Dans d'autres pays, on rencontre des expressions étonnantes : au Cameroun, est cadavéré, celui qui est mort ; au Burkina Faso, tu es mon paysan si tu es du même pays que moi.

En Côte d'Ivoire, on entend souvent l'expression « qui est fou ? » signifiant que croyais-tu ?

*
* *

II-3 : Au-delà des soleils des indépendances

D'ailleurs, on peut passer de ce style à un autre ou au style français châtié ; c'est ce qu'a réussi Ahmadou Kourouma. En effet, dans ses autres romans dont le dernier lui a valu le prix Renaudot 2000. interrogé lors du salon du livre de Guadeloupe, il a nettement expliqué, qu'à son avis, la langue française ne permet pas d'exprimer tout ce que l'on veut exprimer en langue vernaculaire ivoirienne. Et plus précisément dans son cas en malinké. C'est la raison pour laquelle il a fait parler ses personnages en « malinkéisant » (le mot est de lui) le français.

Il explique la variation de style de chacun de ses romans en disant que le ton qu'il prend reste en fonction des personnages qu'il met en scène. N'empêche qu'il demeure toujours dans l'univers africain.

En effet, dans son roman, « Allah n'est pas obligé » qui a été couronné du prix Renaudot 2000, on retrouve dans la bouche du petit héros des tournures malinké, comme, « *mon école n'est pas arrivé loin... j'ai coupé cours élémentaire* »

*
* *

II-4 : Antériorité à l'antériorité de Kourouma

Des travaux de recherche de jeunes étudiants tendent à montrer que ce style d'écriture a été utilisé par des jeunes journalistes antillais en France, à l'époque du journal « Étudiant noir » : mais n'ayant pas reçu l'autorisation de citer un travail en cours, nous laissons à ces jeunes chercheurs la primeur de leur découverte.

*
* *

II-5 : Nécessité d'un retour sur le registre de baptême

Cette manière d'écrire n'est pas uniquement créolité, mais aussi malinkéité ; nous l'avons démontré. Nous proposons en ce qui concerne les auteurs franco-colonisés de l'appeler **NÉO-FRANCITÉ**.

Plusieurs raisons justifient notre choix :

— le premier prix obtenu pour ce style d'écriture a été celui de la francité au Canada en 1970 par Kourouma.

— La francité est un terme canadien qui montre une petite distance avec le français originel de France.

Les auteurs ont été colonisés par la France et alphabétisés en français originel, mais ils modifient l'âme de ce français en l'habitant de leurs différentes langues et imaginaires.

— Enfin, c'est une façon d'écrire qui n'est pas propre aux auteurs créolophones.

Par conséquent, à la lumière de ces informations, que les auteurs de l'Éloge ne semblaient pas visiblement posséder (31), on ne saurait continuer à qualifier ce style littéraire de créolité.

Continuer, malgré tout à l'appeler ainsi pourrait être révélateur de deux situations aussi pathologiques l'une que l'autre. Il s'agit :

— Soit, du mépris que l'on a inconsciemment de l'Africain qui sommeille en nous, comme l'a si bien dit Césaire avec son Ahmadou, justement moqué par Raphaël Confiant dans son livre « Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle ». Et la phrase que nous

avons mentionnée dans l'avant-propos venant de Césaire « devant le restaurant chinois », vos amis ont un sérieux contentieux avec l'« Afrique », prend toute sa justification.

— Soit d'une réaction mégalomaniacale provoquée par la « mas-pination » plus douloureuse qu'ailleurs par le néocolonialisme culturel sur des individus qui pourraient demeurer au stade du narcissisme, en fuyant leur réalité, à ; la recherche d'un moi idéal.

Mais quelle que soit l'éventualité choisie, nous pourrions être en présence, chez ces sujets, d'une structure psychotique. Cliniquement, cette surestimation de soi et le mépris des autres peuvent révéler une organisation paranoïaque de la personnalité. D'ailleurs, certains psychiatres affirment que la contrepartie narcissique cache un Moi extrêmement fragile, qui doit affirmer sa toute-puissance pour compenser la perte de l'omniprésence primitive. Le sujet n'étant plus partout, il faut qu'il soit le créateur, le centre du monde (scientifique. Littéraire...)

La créolité, définie dans la Charte culturelle créole comme un « concept fondamental », est, au final, mal placée fondamentalement pour qualifier le mode d'expression littéraire contemporain de nos auteurs antillais.

Chapitre III

Rôle du néocolonialisme dans la genèse de la Néo-francité (créolité)

III-1 : Le Manifeste

Les trois promoteurs du « nouveau genre littéraire » ont posé les fondements de leurs conceptions dans un manifeste intitulé « *Éloge de la créolité* ».

Ce petit livre veut nous apporter des éléments intéressants sur les causes de notre façon d'être ; nous citons :

« *Ces paroles procèdent d'une expérience stérile que nous avons connue* »

Avant de

« *Mettre en branle l'expression de ce que nous sommes* »

Et plus explicitement

« *Nous sommes frappés fondamentalement d'extériorité* »

Puis précision plus loin

« *Surdéterminés tout du long* »

Et l'affirmation lucide

« *Il nous faut être lucides sur nos tares de néo-colonisés* »

(créolité 4) (32)

L'éloge reconnaît ainsi l'action néfaste du colonialisme et même le résultat de l'assimilation, avec son corollaire, l'aliénation. Ils y parlent même

« *D'aller vers la vision intérieure et l'acceptation de soi* » (33).

Parler d'acceptation de soi c'est reconnaître que nous étions dans une attitude mentale d'autodénigrement et de mimétisme à outrance.

C'est en effet bien là le but de la politique d'assimilation française. Mais il ne faut pas extraire les DOM de l'« ensemble de l'Empire français (34) » ; ils en faisaient partie intégrante avec comme seule différence que chez nous l'autodénigrement étant vécu de façon constante et que la seule façon de sortir de la sauvagerie héritée de nos ancêtres africains était de ressembler le plus au blanc. D'où l'échelle de valeurs ubuesque de notre société basée sur la couleur de la peau.

Ceci explique la différence de comportement politique en 1946 ; alors qu'une constitution étant en préparation pour donner la citoyenneté française à tous les colonisés, nous avons devancé la proclamation de cette dernière pour faire voter une loi nous assimilant à la France. Alors qu'en octobre 1946, la Constitution, présentée devant l'Assemblée par Léopold Sédar Senghor, était adoptée. Cela signifie que nous voulions être français pour ressembler aux blancs et que les Africains voulaient être français pour jouir des droits.

Le colonialisme a réussi le tour de malice de diviser les colonisés pour mieux les assujettir.

Ainsi, les Antillais ont toujours tendance à se croire supérieurs aux Africains. Ce fait transparaît dans l'analyse des auteurs de l'Éloge, qui au lieu de raisonner sur le passé et le devenir de tous les franco-colonisés, se retranchent dans une petite analyse étriquée ilienne.

Ils choisissent de faire la rétrospective de l'histoire de la littérature pour montrer comment nous étions marqués d'extériorité. Ils retracent l'historique de l'évolution de la littérature des colonisés de façon égocentrique ; ils oublient un élément important, c'est que les colonisés ne se limitent pas à nous autres Antillais. Ils ont complètement omis de jeter les yeux sur la littérature des autres colonisés du monde et sur le vécu de ces autres par rapport au colonisateur.

Comme ils ne sont pas les premiers à inventer ce style littéraire, il serait bon de savoir aussi comment les autres colonisés ont évolué littérairement.

Il y a un manque que nous allons essayer de combler en examinant l'évolution littéraire d'une part globalement, d'autre part pour la clarté des idées en distinguant deux aspects : le fond et la forme.

*
* *

III-2 : Examen du fond

III-2-1 : Avant la négritude

(Comme disent les auteurs de « l'Éloge de la créolité »)

Nous étions tous frappés d'extériorité :

C'est l'ère de l'imitation du modèle. Et la littérature n'est que l'un des domaines de l'imitation. Cette dernière sera d'autant plus forte que la perte des racines est voulue, cultivée, recommandée. Allons jusqu'en 1945 où nous trouvons un élément littéraire important sous la plume conjointe de l'un des futurs primoy=teurs de la négritude, Léopold Sédar Senghor, avec Lamaignien, un français directeur de l'Ecole de la France d'outre-mer et le prince cambodgien Sisowath Youtevong ; ensemble ils ont fait l'éloge de l'Empire français dans un livre portant d'ailleurs ce titre, « l'empire français », dans lequel ils disent que « le problème colonial n'est en fait qu'un problème provincial ». (35)

En fait, ce sont les Européens au début qui vont faire l'écriture des colonies ; ce sera une littérature coloniale : soit pour dire du mal des colonisés, soit pour exalter le bon sauvage ; et le petit colonisé sera largement nourri de ces œuvres : Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, Bug-Jargal de Victor Hugo, Tamango de Prosper Mérimée.